

Les bouteilles

Sophie Bouchard

roman



La Peuplade

Les bouteilles

Les bouteilles est le vingtième titre publié par La Peuplade.

ISBN 978-2-923530-19-2

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2010

Bibliothèque et Archives Canada, 2010

© Sophie Bouchard, 2010

© La Peuplade, édition et diffusion d'art, 2010

Œuvre en couverture : © Lino

Graphisme et mise en page : Jason Milan Ghikadis

Révision linguistique : Pierrette Tostivint

Imprimé au Québec

Distribution pour le Canada :

Diffusion Dimedia

539, boul. Lebeau,

Ville Saint-Laurent, (Québec), Canada,

H4N 1S2

La Peuplade

41, de l'Anse-aux-Foins,

Saint-Fulgence (Québec), Canada, G0V 1S0

www.lapeuplade.com



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication, ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC).

Sophie Bouchard

Les bouteilles

roman

Œuvre en couverture de Lino

La Peuplade

J'ai des vagues dans la tête
mais je n'ai pas le pied marin.

Urbain Desbois

L'enfer

Paysage de carte postale, le large ne frissonne pas.

Une tour se tient bien droite.

En bruit de fond à l'accordéon, une vieille chanson slave sur le monde des marins.

Il fait doux dehors, rien n'est perturbant à l'horizon. Les mouettes volent autour du pilier, la bouche béante. Elles hurlent. Suspendues au fleuve. Elles ne peuvent s'effacer du tableau. Elles sont là, impossibles à oublier.

Je vis dans un enfer, un phare entouré d'eau. Pas de terre à des kilomètres. Rares sont les gardiens de nos jours. Le métier demande trop d'engagement. Il faut endosser de lourdes responsabilités. La moindre inattention, la moindre sieste laissant le phare dans la noirceur et bonjour la catastrophe. Je dois être d'attaque, avoir l'esprit vif pour lire les signaux, les états d'âme de ce fleuve capricieux. Une erreur, un bateau peut s'échouer. Une panne technique, la lumière éteinte, le radiographe arrêté ou la sirène muette et c'est foutu. On ne détecte plus rien.

Je ne supporte plus les naufrages.

Au large, on dépend de ma vigilance. On retrouve les pires conditions de navigation sur cette portion du fleuve. Hauts-fonds. Récifs. Brumes. Roches. Îlots. Bancs de sable. Courants. Marées. Le fleuve est inconstant. Des milliers d'épaves, d'énormes structures de fer et leur équipage dorment dans ses eaux. La lumière des phares apporte une aide précieuse. Avant de construire ces

postes, ce sont les Malécites qui veillaient les passages. Stratégiquement, ils allumaient des feux de camp sur le cap des montagnes. Les foyers disposés sur les grèves aidaient les capitaines à manœuvrer.

Quand on regarde ma demeure de la côte, des envies naissent. Mon phare, tel un mirage, provoque chez les observateurs un désir de pause. Y vivre. Là. Chacun cherche son lieu caché. Là, seul. Pourtant, les envieux n'y tiendraient pas plus de quelques heures. Je suis bien en enfer et j'y reste. J'ai refusé toutes les propositions d'île, de purgatoire, de bout de terre à arpenter et où se prélasser au soleil. Droit à la terre, aux paradis, aux phares les plus convoités. Sur la côte, les gardiens travaillent à la tour et une maisonnette les accueille plus tard, chaude et confortable. Je suis bien en enfer et j'y reste. De père en fils, nous avons vécu dans ces piliers.

La mer crie fort quand elle nous manque.

★

Lorsqu'on a vécu la réalité maritime, on ne peut envisager que ça. Retourner dans mes anciens souliers serait trop radical. Un choc. Se rassurer par repères. Par racines. Quand j'étais petit, ma famille tenait le plus vieux phare de la province. Nous étions situés au nord de l'île, tandis que les autres insulaires habitaient au sud. Isolés, nous étions considérés comme des étrangers. Les ouï-dire et les qu'en-dira-t-on circulaient sur chacun de nous. La séparation d'avec le village nous marginalisait de la vie

quotidienne et de la réalité des pêcheurs. Nous devions faire en sorte que tout se passe bien en mer. Pas de naufrages. Il n'aurait fallu qu'une catastrophe et la faute nous aurait été attribuée. Nous recevions des nouvelles de l'extérieur par les commissionnaires. Ils nous livraient ravitaillement et courrier. Nous restions dans l'attente de visiteurs. Ma mère rêvait de voir poindre le bout du nez de sa famille et mon père de vieux copains avec qui boire un coup. Nous n'avions jamais connu autre chose que ce phare planté au nord d'une île. Notre imaginaire d'enfant débordait d'univers de pirates et de trésors volés. Nous avons dû nous impliquer très jeunes dans les tâches de la tour. Plus nous vieillissions, plus nous devions accompagner notre père dans son quart de nuit. La relève. Nous forgions notre avenir tranquillement, au gré des conditions maritimes. La consigne demeurait de garder l'œil ouvert. Bien grand. On ne pouvait pas se permettre de perdre une âme par négligence.

À l'époque, les postes de veilleurs de nuit étaient transmis de père en fils. On a vu quelques familles porter le flambeau des tours. Les Lyndsay, les Fafard. Lorsque j'ai quitté le phare familial pour tenter une nouvelle profession, j'ai mis fin à une longue tradition. Je suis parti pour découvrir que je ne pouvais vivre sans. Alors je suis revenu et j'ai postulé pour ce pilier. Le cauchemar de plusieurs gardiens. Cet enfer. Condamné à accompagner les bateaux dans les situations de navigation les plus graves.

★

Jouer sur tous les tableaux.

Sur le perron, je prends une longue bouffée de cigarette, la dernière. Le commissionnaire, mon vieil ami Armand, arrive dans la matinée à 10h35. C'est son heure. Il apporte des vivres calculés pour une semaine à trois personnes : légumes, céréales, pâtes, sauces tomate et le superflu, les cigarettes et le gin. Frida déteste l'alcool fort. Elle ne supporte pas la fumée non plus. Je fume dehors. Quand Frida surprend Clovis à s'en allumer une dans le phare, elle le regarde avec insistance et lui montre la porte du doigt.

J'ai surveillé le fleuve seul une bonne partie de l'année. Une transition forcée. Plus personne ne voulait mettre les pieds ici. Trop de défis. Trop de frousses. Je me cuisinais des recettes rapides. Plat de riz blanc. Sel, poivre. Pâtes aux tomates sans épices. Je me contentais d'oignons et de quelques gousses d'ail. Manger seul. Avaler les bouchées rondes. Un repas non partagé n'a pas de goût.

★

Au tout début de mon contrat, j'habitais avec deux hommes. Les femmes n'étaient pas admises en mer. Il y avait une légende racontant qu'elles portaient malheur. On mélangeait la fiction à la raison. Le fardeau était physique. Les femmes devenaient des boulets en mer. Avec leurs courbes découpées, les hommes détournaient leur regard et oubliaient les dangers. Les mains des hommes ne devaient pas servir aux caresses. Pas de place pour la romance.

Tous les trois mois, la relève venait remplacer les hommes. Sur les côtes, on savait que je ne bougerais pas d'un poil. On n'envoyait personne pour prendre mon relais.

Trois hommes. Trois, à nous relayer les travaux ménagers. Trois, à cuisiner à tour de rôle. Trois, à veiller les signaux sonores et lumineux. Trois, à tenir la fournaise en vie pour combattre l'humidité. Trois, à être sensibles aux changements drastiques du climat. Trois, à rendre des comptes pour les fonctionnaires dans leurs bureaux. Trois, à entretenir les mécanismes.

Trois et ne pas se pourrir la vie.

★

Maintenant, il y a deux jeunots à mes côtés. Affectés au poste depuis quelques mois, je les apprivoise tranquillement.

Donner du temps au temps.

Rares sont les gardiens de phare de nos jours. Du temps où il fallait tout exécuter à la main, les veilleurs étaient dans l'action. Tout devait être réglé au quart de poil. Ces hommes entretenaient le bâtiment et toute la mécanique de la machinerie. Ils allumaient et éteignaient le feu et s'assuraient qu'il ne fume pas. Ils prenaient soin de l'équipement optique. Ils remontaient continuellement le mécanisme de rotation et mettaient en fonction le signal de brume. Ils surveillaient les mouvements maritimes. En cas d'urgence, ils sortaient les bateaux de secours et soignaient les victimes. En plus de tout

le reste, ils veillaient à répondre aux besoins primaires de leur famille. S'ils détenaient un bout de terre, les femmes s'occupaient de l'agriculture et les hommes pêchaient par temps calme. Ils dépendaient les uns des autres pour la survie de tous.

Aujourd'hui, on se fie à la technologie. Le métier n'existe plus. Je suis l'un des derniers. On ne gère plus notre énergie. On ne garde plus les fournaies bien rouges. On se contente d'observer et d'orchestrer le fonctionnement de la tour. Deux générations se confrontent. Les vieux bossent en haute mer et les jeunes installent tout le bataclan afin de gérer plusieurs piliers les deux pieds sur la terre ferme. Clovis chérit cette ambition. On ne veut plus du mystère des gardiens, on préfère le *deus ex machina*. C'est ce qu'on appelle la modernité. Ne plus dépendre de l'homme. Le remplacer par la machine.

Je vais mourir ici.

Je ne partirai pas.

Je veille.

★

Frida et moi avons développé notre complicité en cuisine. Clovis ne touche pas aux chaudrons. Nous avons convenu dès le départ que nous serions les chefs. Le rituel installé me plaît. La douceur de Frida m'enveloppe. Chaque coup de couteau sur un légume, chaque mouvement de louche allant vers un bol est si gracieux qu'on le

voit se déployer au ralenti. À mon âge, je suis privilégié d'admirer ses gestes et sa jeunesse. Nous partageons un silence commun. Nos mots ne sont pas faits pour être dits. On se devine. Elle m'apporte une quiétude. La joie d'un mystère à déchiffrer. Il y a une peine dans sa lenteur à prendre. À bercer.

Lorsque les projecteurs sont sur elle, elle devient son contraire. Petit bateau-moteur, elle démarre sur un coup de gaz. Elle prend toute la place. Elle rit fort. Elle parle vite avec des mots appuyés. Elle fait une représentation théâtrale aux goélands. Elle bat de la patte nerveusement. Elle se mord le coin de la bouche. Son incohérence la trahit.

Elle joue un bonheur en bouteille perdu au large.

Clovis ne s'arrête pas à écouter cette substance tangible et figée dans les longs silences de son amoureuse. Il justifie son caractère discret en la décrivant comme une personne sereine. En paix. Il ne voit pas ses yeux toujours humides. Un regard qui désire s'accrocher à une parcelle de terre cachée derrière la brume. Les vagues.

Les jours où la silhouette de son village apparaît dans les montagnes, Frida se dénoue. Sa tête se remplit d'odeurs connues et rassurantes. Elle transpire la libération. Elle habite son corps.

★

Clovis, fils d'Armand, je le connais depuis qu'il est tout petit. Déjà, à six ans, il accompagnait son père au phare

et, excité, il me disait : « Un jour, je vais travailler avec toi, Cyril. » Il a grassement alimenté son désir de devenir veilleur. Il était intenable à l'école. Il passait ses nuits debout et dormait en classe le jour. Devant l'échec d'intéresser le petit au monde scolaire, la femme d'Armand a retiré Clovis des rangs pour l'instruire à la maison. Elle ne croyait pas les professeurs qui déclaraient que c'était peine perdue. Il étudiait la nuit, son pupitre tourné vers la fenêtre par laquelle il pouvait voir mon phare. Cette fixation l'a guidé vers des études maritimes poussées qui ont fait de lui un professionnel en hydrographie, en océanographie et en topographie mondiale. Les ancêtres de Clovis avaient travaillé dans ce phare. Il aurait été prêt à continuer la lignée, mais son père avait stoppé l'élan. Armand s'était orienté vers la marine comme capitaine, des fourmis dans les pieds. Quand son bateau dormait à quai, il devait le dégourdir. Nuit et jour, beau temps, mauvais temps. Il voulait naviguer sur le fleuve, s'activer sur ses eaux.

Armand a accepté le contrat de commissionnaire après la mort de sa femme pour consoler son fils. Clovis ne souriait que sur l'eau.

Devenu un homme, Clovis est là. Les deux pieds dans son rêve, il ne focalise que sur son projet. Sortir l'humain du fleuve. Lorsqu'il y aura amené la technologie, il prendra ma relève. Sur terre. Il n'aura qu'à surveiller les signes vitaux à partir d'un bureau près du port. Plus de silence. Plus de solitude. Plus d'isolement. Il plantera la croix du vieux métier de veilleur. Il ne veut plus de

la mer. Il veut en sortir tout le monde. Obsession du danger. Il ne fait plus confiance à l'eau et aux gens qui s'y sentent à l'aise. Paranoïa sociale.

On dit maintenant que l'eau sera la future source de guerre. On se battra pour elle. Il ne faut plus l'habiter. On videra les fleuves. On asséchera les rivières. On léchera la dernière goutte des lacs. L'eau, source de calme et de méditation, deviendra cheval de bataille.

Clovis ne veut pas contrôler un phare. Il veut dominer tous les phares. En automatisant le mien, il s'emparera de ceux des environs et les surveillera du village.

Je suis moins familier avec les nouveaux équipements électroniques développés. On remplace l'homme par des aides à la navigation sophistiquées. Les GPS et les satellites permettent de localiser n'importe qui, n'importe où, avec un pourcentage d'erreur minime.

Pour l'instant, je n'ai pas à m'inquiéter du jour où je devrai toucher terre. Je vais décider du moment parfait où le petit détiendra les compétences nécessaires au travail. Donc, je peux étirer le temps. Je reste. Je n'imagine pas encore l'endroit où je pourrai débarquer, après vingt-cinq ans d'absence. Qui pourrait bien m'accueillir ?

Mes racines baignent dans l'eau. Pas envie de sentir le sol.

★

Sur le balcon, c'est toujours pareil. Je profite de chaque seconde avant le lever de Frida et Clovis. Je refais ma vie

Achevé d'imprimer sur les presses
de Marquis imprimeur à Cap-Saint-Ignace,
en septembre 2010.